

LE SEXE DANS LA RÉVOLUTION

par [Ali Toumi Abassi](#), jeudi 23 février 2012, 17:01 ·

LE SEXE DANS LA RÉVOLUTION

Sujet casse-tête, j'en conviens ! Parce que la scène révolutionnaire est verrouillée par tous les acteurs, -et pas seulement par les gardiens du temple-, parce que l'opinion est majoritairement rétrograde, poltronne, schizophrène à souhait, parce que les spécialistes taisent la chose par peur de la chose, parce que les intrépides qui s'aventurent sur ce terrain auront tout juste l'air de blancs becs s'ingéniant à partir en lévitation. Pourtant, aussi bien les énervés enturbannés, que le vulgaire cravaté par les censeurs dès qu'il se rase de très près ou s'engonce dans un jean serré, et les initiés convaincus mais pusillanimes, tous gagneraient à aller y voir de plus près. La révolution est peut-être (sans doute ?) une belle poussée éjaculatoire qu'il faut identifier, dire, savourer et thésauriser en tant que telle, mais qui est en passe de devenir une cruelle épreuve de castration.

Donc, la révolution qui se décline en ruées terrifiantes, autodafés, hurlements, empoignades, possessions et dépossessions, griffures, blessures, régicides, fratricides et autres accrochages répétés, cumulés, dans un fou crescendo prolongé par une fièvre en plateau, puis couronné par une explosion à la fois hémorragique et euphorique... ne peut pas ne pas faire penser à la scène sexuelle. On l'a dit et redit au point de le galvauder : Eros est constamment notre ange protecteur, même là où Thanatos sévit, comme dans les combats de gladiateurs, de pugilistes et de bretteurs. Du reste, et s'il faut encore essayer de venir à bout des réticences, posons simplement que, comme l'éruption volcanique, le typhon, le séisme ou l'épistaxis (saignement de nez), la révolution découle d'une pression (oppression) telle qu'il faut nécessairement une explosion autant euphorique que dysphorique, en tout cas ambivalente par son caractère à la fois nécessaire et abréactif.

Un pays qui fait sa révolution pour la première fois (la France de 1789, la Russie bolchévique, 1917, la Pologne de la Solidarnosc, 1989, la Tunisie, 2011...) incarnent, à l'échelle d'un corps collectif, la décisive phase libidinale où le corps individuel découvre sa puberté, dans les menstrues ou l'orgasme. Dans l'histoire d'un pays qui a déjà vécu la matrice violente et jouissive de son passage de l'« enfance » (soumission) à l'« adolescence » (liberté), les révolutions suivantes équivalent à la pratique répétitive de la scène érotique matricielle, la structure devenant rodée et la causalité et son usufruit reconnus. C'est le cas de mai 68 en France, ou de la glasnost en Russie, 1989.

Comme dans l'histoire sexuelle des sujets individuels, la révolution d'une collectivité, ainsi conçue et admise comme une découverte brutale de sa propre puissance libidinale, peut faire accéder un peuple à la maturité, à l'autonomisation et à la maîtrise du potentiel fertile et jouissif. Depuis mai 68, la France est métamorphosée et promue au rôle de meneuse dans la libération sexuelle, économique et intellectuelle, au sein d'une Europe plutôt timorée, mais désormais séduite et portée à « faire comme », donc à consacrer une conduite simiesque. Les

corps et les choses circulent sans entraves, la sexualité déferle, s'exhibe et se fête, malgré la fâcheuse pérennisation de l'instinct d'appropriation primaire des choses et des corps, à travers la prostitution, la traite des blanches et la pédophilie.

Idem pour la Russie après la pérestroïka : croissance et affirmation de l'économie russe dans le marché mondial, renaissance du modèle tzariste sous un Vladimir Poutine virile et conquérant, mais non sans dommages collatéraux, indissociables de toute libido débordante et anarchique, comme l'appauvrissement des ouvriers et des paysans, ou le développement de la délinquance et du terrorisme.

Pareillement, si chez les sujets particuliers, le passage à l'adolescence et l'exercice libre du pouvoir libidinal peuvent évoluer dans le sens d'une aliénation telles que l'impuissance, la frigidité ou la névrose, une révolution ne conduit pas nécessairement à la libération tous azimuts. Le sursaut iranien qui a destitué le chah et intronisé les ayatollahs à la tête du pays (1979) fut d'abord une apothéose pour la population. Eblouie par l'explosion insurrectionnelle, la chute de la dictature et la future construction des châteaux en Espagne, elle déchantait bien vite, à cause de la nouvelle dérive. Le dogmatisme islamiste confisqua, en effet, les esprits et les corps, cadenassa les sexes et codifia strictement les discours. La révolution iranienne s'apparente, notamment à partir du sursaut de 2009, à la suite de la réélection controversée de Mahmoud Ahmadinéjad, à une régression au « stade oral », après que les révolutionnaires crurent dépasser même le « stade oedipien », en « tuant » le roi, Med Reda Bahlawi...

Que va-t-il se passer dans notre pays ? Avec l'instrumentalisation des salafites (très probablement manipulés par les islamistes dits « modérés », à l'intérieur et à l'extérieur du pays), la bipolarisation progressive et systématique des débats et des discours (islamistes / laïcs ; croyants / athées), la résurgence de certains signes, dont l'enjeu est le corps et la sexualité, notamment la sexualité féminine (niqab, excision, polygamie et mariage « orfi » (coutumier)...), il faut s'attendre à la pire des régressions. Notre révolution serait non pas un rite de passage de la minorité à la majorité groupale, mais un transfert de tutorat entre une mafie et une théocratie, comme si la Tunisie était cette fille nubile arabe, libérée du pouvoir patriarcal traditionnel, par le mariage, et livrée à la domination phallique du mari. Le grand perdant serait la jeunesse qui a conduit et réalisé la révolution. Elle entendait disposer de son corps, de son esprit, de ses biens et de ses discours, dans le cadre d'une délivrance démocratique, mais si la confiscation de ses libertés continue, elle se verra vouée au plus terrifiant des destins sexuels, sociaux et politiques, celui du castrat.